

Jane Nicholas. *The Modern Girl: Feminine Modernities, the Body, and Commodities in the 1920s*. Toronto: University of Toronto Press, 2015. Pp. 295

Jenny Ellison

Volume 45, numéro 1, fall 2016

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1042296ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1042296ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Urban History Review / Revue d'histoire urbaine

ISSN

0703-0428 (imprimé)

1918-5138 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Ellison, J. (2016). Compte rendu de [Jane Nicholas. *The Modern Girl: Feminine Modernities, the Body, and Commodities in the 1920s*. Toronto: University of Toronto Press, 2015. Pp. 295]. *Urban History Review / Revue d'histoire urbaine*, 45(1), 55–56. <https://doi.org/10.7202/1042296ar>

Cochard ne fournit qu'en partie les données qui nous permettraient de situer les expériences maritimes dans le contexte urbain plus large. Comment, par exemple le profil professionnel du Havre s'évolue-t-il généralement pendant cette période? Ses rapports de sexe? Étant donné les comparaisons établies entre les marins et les classes ouvrières, il aurait été également souhaitable d'avoir reçu plus de renseignements relatifs à la présence de ces dernières en ville. De même, nous trouvons toute l'approche à la troisième partie assez particulière et moins convaincante. Il s'agit, nous semble-t-il, plutôt d'un examen de la représentation du marin en ville au lieu d'un vrai examen de son milieu social. D'autre part, enfin, l'ouvrage a fortement besoin d'une structure plus manifestement argumentative. Pourquoi l'auteur a-t-il décidé de mettre l'accent sur tel et tel point dans son étude? Comment spécifiquement cet ouvrage se voudrait-il contribuer à nos connaissances des villes françaises (ou même seulement des ports français) au XIX^e siècle? Ce sont aussi de composantes essentielles de toute monographie historique.

Anthony J. Steinhoff
Université du Québec à Montréal

Jane Nicholas. *The Modern Girl: Feminine Modernities, the Body, and Commodities in the 1920s*. Toronto: University of Toronto Press, 2015. Pp. 295.

A photograph of a young woman in a sparkling dance costume opens Jane Nicholas's *The Modern Girl*. What does this image tell us about girlhood in Canada in the 1920s? How did people understand being a "modern girl" and how did young women understand beauty and bodily norms? Nicholas turns to beauty pageants, advertising, film, swimming contests, and magazines to answer these questions. Adopting new modes of self-presentation, like bobbed hair, and behaviour, like smoking, were not superficial. Girls were part of, and helped constitute, what it meant to be modern, urban, and white in Canada in the 1920s. In the era, modern girls were at the heart of debates about the benefits and pitfalls of urbanization, women's work, consumerism, and morality. Nicholas shows that women's history is inextricably connected to longstanding debates about the nation and modernity.

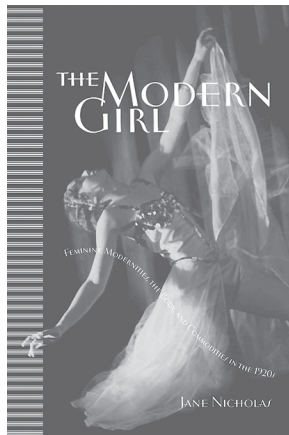
We know modern girls best through advertising images and films of the 1920s. They "bobbed" their hair, used makeup, and smoked. But modern girls were also part of demographic and material changes in Canadian life of the 1920s. They moved to

cities to work, lived alone (or in rooming houses) and purchased mass-produced goods at unprecedented rates. Nicholas is creative and clever in weaving together representations of modern girls with what we can know about their subjectivities. She finds women's voices in letters to the editor and by assessing the popularity of events like beauty contests. Women were aware that their behaviour and looks were under surveillance. They learned modern femininities through advertisements as well as unspoken moral codes that taught them to be respectable.

The most provocative chapter in the book, "The Girl in the City: Urban Modernity, Race and Nation," argues that the modern girl helped define Canada in the 1920s. Nicholas argues that the modern girl inspired anti-modernism in the decade. Concern about modern girls was woven into debates about urban decay, sanitation, and immigration. Modern girls' apparent desire to marry non-white men inspired concerns about miscegenation. Modern girls were also partly to blame for the feminization of Canada, including the softness engendered through urban life and the "problem" of over-consumption. Modern girls challenged middle-class gender norms, helping to inspire moral reform movements and the Group of Seven's anti-modern, masculinist vision of Canada. At the same time, modern girls had privilege. They could flirt with danger in the city, with wearing and consuming "Oriental" goods, but remain safe because of their whiteness. Actual non-white men and women were more of a threat than the modern girl.

Readers interested in the history of cities will find much of interest in Nicholas's book. The modern girl did not belong to any particular place, but she was largely an urban phenomenon. She bridges the space between how cities were imagined and how people lived in Canada in the 1920s. Modern girls' bodies were part of the material processes of urbanization—as workers, as commodities, and as consumers. But they were also part of the new visual culture of cities in the 1920s. In advertisements women were long and lean, a metaphor for the changing landscape of Canadian cities in the era. Films and beauty contests promised urban girls success (both as starlets and wives). Dialectics of pleasure and anxiety shaped discussions of the modern girl, much as it did debates about urbanization in the era. The only weakness of the book is that the author sometime struggles to define the tensions between representation and practice, privilege and powerlessness, and within patriarchy. In the final chapters, however, these themes come together. Modern girls challenged but did not upend social order in Canadian cities.

Often consigned to the background in studies of urbanization and labour, consumption and commodification are important themes in this book. While they were constrained by patriarchal structures and feminine norms, consumption was a site of pleasure and power for some modern girls. Using key theories on the history of femininity, we learn that modern girls used makeup and clothing to articulate their identities, and beauty

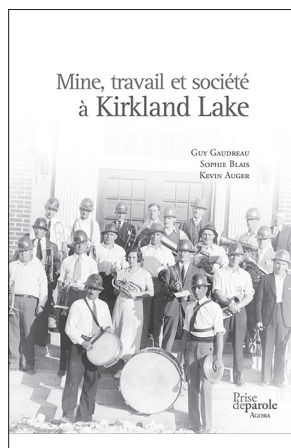


to advance their personal interests. In this way we see that the modern girl was part of a complex web of social changes in the 1920s. "Modern girl"-hood transformed not only how women thought about themselves, but also how Canadians thought about urbanization and nationalism.

Jenny Ellison
Canadian Museum of History

Guy Gaudreau, Sophie Blais, et Kevin Auger, *Mine, travail et société à Kirkland Lake, Sudbury, Prise de parole*, 2016, 307 p.

Professeur retraité de l'Université Laurentienne, Guy Gaudreau, en collaboration avec Sophie Blais et Kevin Auger, nous convie ici à explorer la ville minière que fut Kirkland Lake durant la période de l'entre-deux-guerres. Résultant à la fois de plusieurs années d'études menées sur les villes minières de la région du Nord ontarien et québécois, mais également d'une rencontre fortuite avec des archives ayant frôlé la destruction à la *East Malartic Gold Mines* en 2005, *Mine, travail et société à Kirkland Lake* apparaît comme un ouvrage fort utile pour explorer l'univers minier et les petites villes industrielles de cette région encore sous-étudiée par l'historiographie.



Composé de neuf chapitres en plus de la préface et de la conclusion, l'ouvrage constitue une sorte d'hommage aux mineurs et s'inscrit dans la foulée des travaux de Gaudreau cherchant à redorer l'image du travail minier, tout en offrant à ses travailleurs une place d'acteur au sein de cette histoire. En privilégiant principalement les sources laissées par deux compagnies minières de Kirkland Lake, soit la *Lake Shore Gold Mines* et la *Wright-Hargreaves* — notamment, les rapports d'accidents, les fiches d'employés et les livres de paie — l'ouvrage replace l'ouvrier mineur au centre de plusieurs thématiques jusqu'alors abordées par l'historiographie sur une échelle plus globale. Il s'agit, d'une certaine manière, d'humaniser l'histoire de Kirkland Lake, en étudiant l'influence qu'auront eue les mineurs sur l'entreprise, sur les conditions de travail, mais également sur la ville et leur communauté. Les chapitres sur la vie quotidienne (chapitres 6 et 9) et sur la « culture musicale » (chapitre 7) serviront quant à eux à « nuancer l'image caricaturale du mineur dépeint comme un être rustre, pourvu seulement de qualités physiques. » (p. 183) Si cette attention sur la dimension socioculturelle de la ville minière n'est pas entièrement originale — on se référera, entre autres, aux travaux de Louise

Bryce et d'Odette Vincent pour l'Abitibi — c'est la place centrale que prennent les mineurs dans ces études qui offre une belle contribution à l'historiographie.

À notre avis, *Mine, travail et société à Kirkland Lake* constitue un ouvrage cohérent et dans lequel les différentes perspectives abordées dans les chapitres s'entrecroisent, favorisant une lecture fluide et agréable. Cette cohérence est en partie attribuable au fait qu'outre quatre chapitres — dont un écrit en collaboration avec Gaudreau —, la grande majorité de l'ouvrage est le produit de ses réflexions. Il faut toutefois préciser que l'ouvrage ne constitue pas une nouveauté. Cinq de ses chapitres ont préalablement été publiés sous la forme d'articles, alors que presque l'entièreté de l'ouvrage a fait l'objet d'une publication numérique intitulée *Les hauts et les bas des mineurs de Kirkland Lake* en 2006. Le lecteur familier avec les travaux de Gaudreau, notamment *L'histoire des mineurs du Nord ontarien et québécois* (2003), y trouvera également certaines répétitions, que ce soit dans les conclusions proposées, la méthodologie adoptée, voire parfois même, dans les données et le choix des photographies. Tout de même, l'ouvrage nous permet de révisiter certains textes plus négligés par l'historiographie, bien que forts intéressants. Les contributions de Sophie Blais sur la grève de Kirkland Lake de 1941-1942 (chapitre 8) et de ses effets sur les familles et la communauté (chapitre 9), en sont d'ailleurs de bons exemples. En postulant que la grève serait le produit d'une solidarité émergeant entre les travailleurs œuvrant sous terre, opposée à une « désolidarisation » des employés travaillant à la surface (p. 244), Blais revisite de manière fort intéressante ce conflit en questionnant, notamment, la dichotomie entre grévistes/non-gréviste généralement associée à l'ethnicité ou au corps de métiers. Bien que moins « novateur », son chapitre sur les femmes et la communauté, contribue quant à lui à documenter le vécu des femmes au sein d'autres communautés minières que celles plus étudiées par l'historiographie, dont les travaux de Nancy Forestell sur Timmins. Le texte de Kevin Auger (chapitre 3) vient quant à lui contester la forte mobilité généralement associée par l'historiographie à l'ouvrier-mineur et à cette région du Nord ontarien et québécois (Gaudreau, 2003 ; Forestell, 1993 ; Abel, 2006). Au contraire, nous précise Auger, dans le cas de Kirkland Lake, les mineurs semblent être très fidèles à leur employeur (p. 24).

Si, selon nous, ces chapitres constituent une force de l'ouvrage, celui de Gaudreau, proposant l'analyse des accidents de travail survenus dans les mines à travers le vécu d'un mineur fictif nommé Oscar Bougie, détonne quelque peu. Sorte de « faux témoignage » dont les informations corroborées proviennent à la fois des sources, mais également d'extrapolations inspirées du langage et des anecdotes d'anciens mineurs, le chapitre dresse un portrait qui se veut représentatif de l'expérience du métier d'ouvrier-mineur. Certes, il s'agit bien d'une « manière différente d'écrire l'histoire » (p. 11), servant à « humaniser » la recherche, mais contrairement à une méthodologie comme celle de l'histoire